



**L'Ange
de la Révolte**

SATAN

**dans les arts
au XIX^e siècle**

**Musée
Thomas
Henry
Cherbourg-en-Cotentin**

**26 juin
↓
8 nov
2026**

Dossier de presse

Conception et impression Ville de Cherbourg-en-Cotentin
Crédit photo : © Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole /
photographie Frédéric Jaulmes - Reproduction interdite sans autorisation.

Exposition
d'intérêt
national
REPUBLIQUE FRANÇAISE



MUSÉE
THOMAS HENRY

CHERBOURG
en Cotentin



SOMMAIRE

Avant-propos	4
Communiqué de presse	6
Parcours de l'exposition	8
Six questions aux commissaires de l'exposition	16
Prêteurs de l'exposition	24
Visuels presse	26
Le Musée Thomas Henry	30
Cherbourg-en-Cotentin : ville aux multiples facettes	34
Paroles institutionnelles	38
Informations pratiques	39

Avant-propos

Commissariat :

Louise Hallet, conservateur en chef, directrice des musées et du patrimoine Cherbourg-en-Cotentin

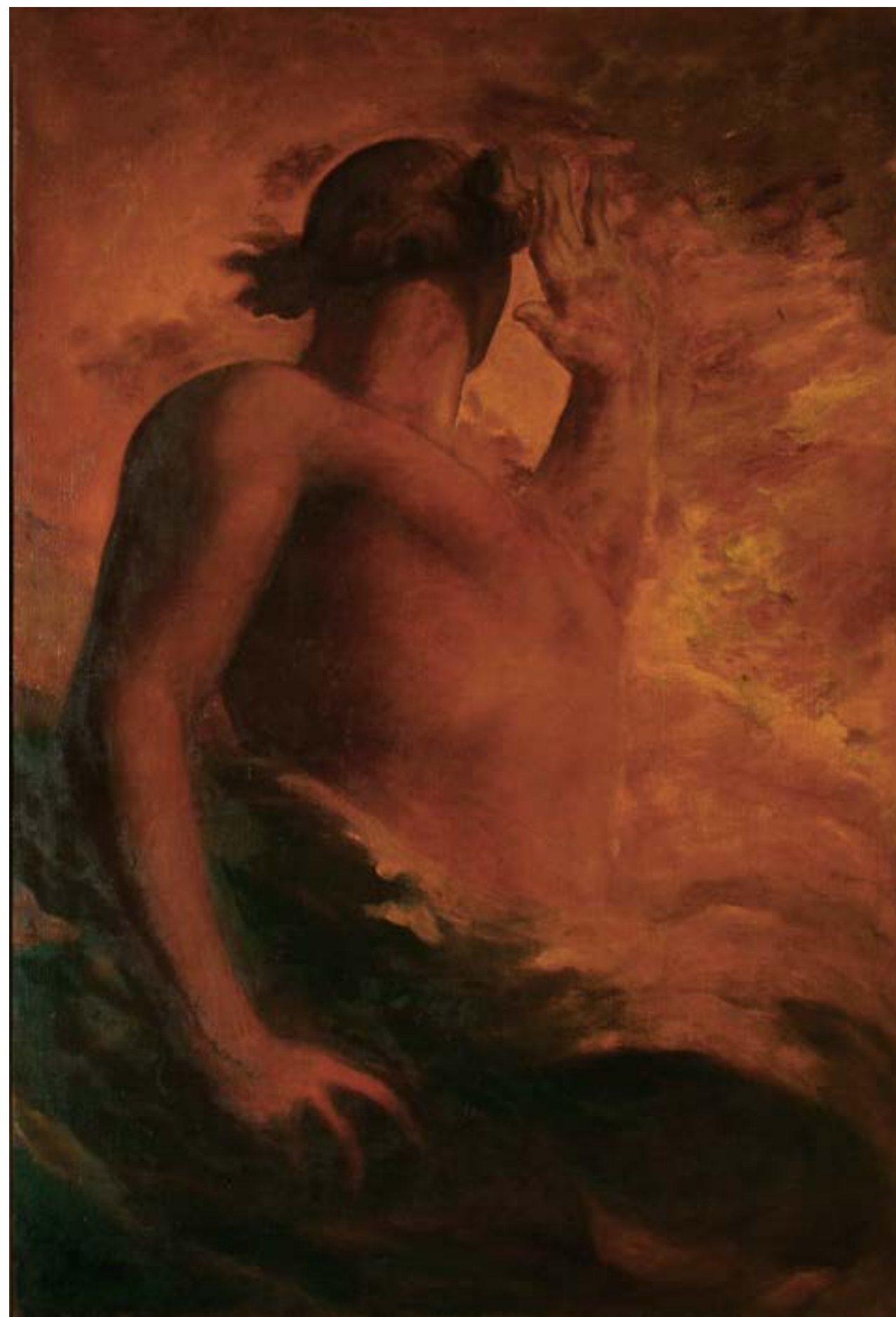
Paul Guermond, attaché de conservation des musées de Cherbourg-en-Cotentin

Figure fascinante et ambivalente, Satan n'a cessé d'inspirer artistes, écrivains et penseurs tout au long du XIX^e siècle. Héritier d'une tradition iconographique pluriséculaire, le diable quitte progressivement les marges de l'imaginaire religieux pour s'imposer comme un véritable protagoniste de la modernité artistique. À l'heure où l'Europe connaît de profonds bouleversements politiques, sociaux et spirituels, la figure de l'ange déchu devient le miroir des interrogations et des aspirations d'une époque en quête de sens et de liberté.

L'exposition « L'Ange de la Révolte » invite à explorer la métamorphose de Satan, de monstre terrifiant à anti-héros romantique, symbole de la révolte individuelle et de la transgression des normes établies. À travers une sélection d'œuvres majeures, le parcours met en lumière la richesse des interprétations artistiques et littéraires du mythe satanique, depuis les premières représentations médiévales jusqu'aux visions tourmentées des artistes symbolistes.

En croisant les regards de la peinture, de la sculpture, et de la littérature, cette exposition propose une lecture renouvelée de la figure du diable : tour à tour tentateur, rebelle, mélancolique ou incarnation des angoisses modernes, Satan s'impose comme un reflet des tensions et des aspirations qui traversent le XIX^e siècle. Il devient, sous le pinceau et la plume des créateurs, le porte-voix d'une humanité en quête d'absolu, de liberté et de sens.

*« Tout à coup il se vit pousser d'horribles ailes ;
Il se vit devenir monstre, et que l'ange en lui
mourait, et le rebelle en sentit quelque ennui.
Il laissa son épaule, autrefois lumineuse,
Frémir au froid hideux de l'aile membraneuse,
Et croisant ses deux bras, et relevant son front,
Ce bandit, comme s'il grandissait sous l'affront,
Seul dans ces profondeurs que la ruine
encombre,
Regarda fixement la caverne de l'ombre. »
Victor Hugo, La Fin de Satan*



George Frederic WATTS (1817-1904),
Satan,
Huile sur toile, vers 1847-48, 198 x 132 cm (COMWG.117).
Watts Gallery, Compton.
Image reproduced with permission of Watts Gallery Trust

Communiqué de presse

L'Ange de la Révolte Satan dans les arts au XIX^e siècle

Musée Thomas Henry
Cherbourg-en-Cotentin

Exposition du 26 juin au 8 novembre 2026

Après l'exposition d'intérêt national *Prédictions. Les artistes face à l'avenir (2024)*, le musée Thomas Henry poursuit son exploration des imaginaires surnaturels avec une exposition inédite consacrée à l'une des métamorphoses les plus spectaculaire du XIX^e siècle : l'invention de Satan en anti-héros romantique.

Du 26 juin au 8 novembre 2026, le musée Thomas Henry invite le public à redécouvrir la figure du diable, affranchie de son rôle de simple incarnation du mal, pour devenir un symbole de révolte, de liberté et de modernité. À travers une sélection d'œuvres – peintures, sculptures, arts graphiques et livres illustrés – l'exposition propose la première étude monographique de grande ampleur consacrée à la figure de Satan dans les arts européens du XIX^e siècle.

Longtemps représenté comme une créature terrifiante destinée à édifier et effrayer le fidèle, Satan connaît, à la fin du XVIII^e siècle, une profonde métamorphose. Sous l'influence des bouleversements philosophiques, scientifiques et politiques des Lumières, le surnaturel se détache progressivement des croyances religieuses pour investir le champ du mythe, de la littérature et de l'art.

Inspirés par le *Paradis perdu* de John Milton, puis par Goethe, Victor Hugo ou Charles Baudelaire, les artistes romantiques et symbolistes s'attachent à la figure de Satan : un diable solitaire, méditatif et sublime, incarnation de la chute, de la mélancolie moderne et de la rébellion contre les dogmes établis.

Figure majeure de l'imaginaire romantique, Satan devient au XIX^e siècle le symbole de la transgression, de la liberté individuelle et de la contestation de toutes les formes d'autorité – politique, religieuse ou morale. À l'heure des révolutions et des mutations sociales, les artistes projettent dans ce personnage les tensions de la modernité et l'image même de l'artiste révolté.

De la sculpture mélancolique de Jean-Jacques Feuchère à l'ange déchu chez Alexandre Cabanel, en passant par les visions provocantes et subversives de Félicien Rops, l'exposition met en lumière la richesse et l'ambiguïté d'un mythe réinventé, oscillant entre grandeur tragique, quête de sens et introspection.

Organisée en quatre sections, l'exposition présente :

- un éclairage introductif sur l'iconographie du diable du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle,
- l'émergence romantique de l'ange déchu,
- Satan comme figure de la révolte politique et sociale,
- son intériorisation symboliste à la fin du siècle, où le démon devient métaphore des angoisses et des désirs enfouis de l'homme moderne.

Une exposition de référence

S'appuyant sur une bibliographie récente et une approche croisant histoire de l'art, littérature et histoire des idées, *L'Ange de la Révolte. Satan dans les arts au XIX^e siècle* révèle comment le diable, libéré de sa fonction religieuse, s'impose comme l'un des grands mythes fondateurs de la modernité artistique.



Parcours de l'exposition

Si le sujet a été partiellement évoqué dans plusieurs expositions récentes - *L'ange du bizarre. Le romantisme noir de Goya à Max Ernst* (musée d'Orsay, 2013), *Inferno* (Scuderie del Quirinale, Rome, 2021) ou *Mondes souterrains : 20 000 lieues sous la terre* (Louvre-Lens, 2024) - il n'avait encore jamais fait l'objet d'une étude monographique d'ensemble, articulant de manière systématique sources littéraires, contextes intellectuels et mutations iconographiques sur une période longue.

Le parcours propose ainsi une traversée de l'art européen des années 1780 au début du XX^e siècle, en montrant comment le diable, longtemps figure théologique codifiée et destinée à édifier le fidèle, devient progressivement un personnage fictionnel, puis un symbole culturel : tantôt tentateur mondain, tantôt ange déchu d'une beauté sublime, tantôt incarnation de la révolte politique ou de la mélancolie moderne, jusqu'à s'intérioriser en « démon intérieur » au tournant fin-de-siècle.



Jacopo VIGNALI
Pratovecchio, 1592 - Florence, 1664
Orphée et Eurydice
Vers 1625-1630. Huile sur toile, 146 x 172 cm
Musées du Mans, achat en 1856 (Ancienne collection Évariste Fouret),
inv. 10.38

Prologue — Du diable théologique au diable iconographique (VI^e – XVIII^e siècle)

Le parcours s'ouvre par un précis visuel permettant d'identifier les attributs et scénarios majeurs de la figure diabolique avant le XIX^e siècle. L'objectif est d'offrir au visiteur des repères immédiats : les sources chrétiennes, qui donnent au diable un rôle central comme Tentateur et Ennemi du Christ, et comme acteur eschatologique de l'Apocalypse ;
- la naissance des premières images (dès le VI^e siècle), nourries de l'imaginaire apocalyptique et d'emprunts au dieu Pan (cornes, sabots), dans une fonction clairement didactique et terrifiante ;
- la multiplication des représentations à partir du XIII^e siècle, où le diable peut apparaître comme un souverain infernal, miroir des préoccupations occidentales liées à la souveraineté et au pouvoir ;
- enfin, la fixation de grands thèmes iconographiques (Chute des anges rebelles, Jugement dernier, saint Michel terrassant le dragon, Tentation du Christ), tandis qu'une lente humanisation du personnage s'amorce dès la Renaissance, en parallèle de sa sécularisation.

Ce prologue est essentiel : il mesure l'écart entre un Satan traditionnel, souvent animalisé et entouré d'une foule de damnés, et la rupture spectaculaire opérée à la fin du XVIII^e siècle, lorsque Satan devient un sujet autonome, isolé, psychologisé, bientôt fascinant.

La bascule des Lumières : du dogme au mythe, du diable au symbole (fin XVIII^e siècle)

La première section met en lumière la métamorphose décisive qui s'opère à la fin du XVIII^e siècle. Sous l'effet des Lumières, mouvements philosophiques, scientifiques et théologiques, le surnaturel recule : la croyance au merveilleux décline et l'existence du diable devient plus incertaine dans l'imaginaire collectif.

C'est précisément dans ce moment de retrait du sacré que Satan change de nature : selon la formule de l'historien Robert Muchembled (*Histoire du diable*, 2000), il « quitte le terrain des pratiques sociales pour se réfugier dans le monde des mythes et des symboles ». Libéré de sa fonction religieuse, le diable devient un motif littéraire et artistique, disponible pour exprimer les tensions modernes : orgueil, chute, désir, doutes, fascination pour l'interdit.





Au cœur de cette bascule, l'exposition isole une figure appelée à dominer le siècle : Satan en ange déchu, banni du Paradis pour sa désobéissance, tel que la tradition l'a notamment nourri d'Isaïe (14, 12-15). Cette image, qui associe grandeur, tragédie et perte, ouvre la voie à la construction d'un Satan anti-héroïque plutôt que monstrueux.

I – Le Tentateur gothique : frisson, interdits et invention de Méphistophélès (fin XVIII^e – années 1830)

La première section explore une voie majeure de la modernité satanique : celle du roman noir anglais, puis de sa réception française. À la fin du XVIII^e siècle, la littérature gothique s'empare du thème du diable, notamment avec *Le Moine* (1796) de Matthew Gregory Lewis, et installe durablement l'idée d'un Satan à la beauté perverse, séduisante autant qu'inquiétante. Ces récits alimentent un goût nouveau pour le fantastique, le trouble et l'interdit, bientôt relayé par une sociabilité mondaine du frisson.

Mais le tournant déterminant, en France, est la réception de Goethe : la traduction de *Faust* par Albert Stapfer (1823) engendre un premier corpus ample et structuré d'images du diable humanisé, sous les traits de Méphistophélès. L'exposition suit la façon dont la figure s'incarne dans l'imaginaire visuel romantique, particulièrement à travers : les lithographies d'Eugène Delacroix (1826-1828), chef-d'œuvre de l'illustration moderne ; les peintures d'Ary Scheffer et d'autres variations contemporaines sur le mythe faustien.

Méphistophélès s'y fixe en dandy romantique : front proéminent, barbe en pointe, silhouette nerveuse, regard acéré. Le parcours montre aussi comment ce type physique déborde le champ des beaux-arts : la presse et la caricature s'en emparent, représentant volontiers les Romantiques sous des traits méphistophéliques.

Satan devient alors un miroir de l'artiste moderne, « maudit », spleenétique, en marge des normes.

Antoine RIVALZ,
Saint Michel terrassant les anges rebelles,
vers 1727
Huile sur toile - Inv. 2009 2 1
Mairie de Toulouse, musée des Augustins, © Daniel Martin

II – L'Ange déchu : Milton, le sublime et la beauté du mal (fin XVIII^e – milieu XIX^e siècle)

En parallèle du tentateur mondain, le parcours déploie un second grand modèle, né plus tôt dans le monde britannique : Satan tel que Milton le réinvente dans *Le Paradis Perdu* (1667). Le poème, redécouvert à la fin du XVIII^e siècle, donne au diable une voix et une épaisseur inédites : orgueilleux et rebelle, mais aussi magnifique, audacieux et tragique.

Cette section met en avant le rôle des artistes qui illustrent Milton et forment une iconographie nouvelle : William Blake, James Barry, John Martin, puis, plus tard, Gustave Doré. Le parcours insiste sur la manière dont l'image de Satan s'articule à deux cadres esthétiques majeurs :

- la théorie du sublime d'Edmund Burke (1757), où la terreur devient source d'intensité esthétique ;
- l'idéal de beauté classique (Winckelmann), qui nourrit la représentation d'un corps héroïque, musclé, désirable, mais traversé par une tension intérieure (crispation, gestes retenus, violence contenue).

Une scène cristallise particulièrement cette réinvention : Satan en Enfer ralliant les anges rebelles. Le diable y perd ses attributs bestiaux ; il s'isole, devient personnage central, héroïsé, et incarne déjà une figure de l'homme (et de l'artiste) moderne : énergique, révolté, mélancolique.



Eugène DELACROIX
Méphistophélès dans les airs
(Deltail 58)
1827, 54,7 x 36,2 cm
Petit Palais, musée des Beaux-arts de la Ville de Paris
GDUT1821
CCO Paris Musées / Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

III – L'esprit de révolte : Satan politique, mélancolie moderne et utopies (1830-1890)

La troisième grande séquence du parcours montre comment, en France, l'anti-héros miltonien acquiert une centralité politique. Nourrie par la traduction du *Paradis Perdu* par Chateaubriand (1836), mais surtout par l'histoire nationale (Révolution de 1789, cycles insurrectionnels, affrontements contre les tyrannies en Europe à partir de 1830), la révolte de Satan contre un Dieu autocrate devient un puissant réservoir d'images pour penser la contestation des autorités, des dogmes et de la morale bourgeoise.

Le visiteur rencontre ici un Satan qui incarne :

- la revendication des libertés individuelles ;
 - la critique des contraintes sociales ;
 - une mélancolie moderne faite d'élan brisé, de grandeur déchue, d'échec et de solitude.
- L'exposition met notamment en avant le bronze de Jean-Jacques Feuchère (1833) : *Satan* recroquevillé sous de vastes ailes de chauve-souris, dans une posture de Mélancolie (menton appuyé sur la main), où la musculature contractée traduit une violence intérieure. Cette image marque une étape clé : Satan devient une figure existentielle et psychologique autant que symbolique.

Le parcours montre ensuite la fixation durable du type iconographique de Satan dominateur et tourmenté par Gustave Doré (édition illustrée du *Paradis Perdu*, 1866), et fait dialoguer ces images avec l'idéal baudelairien d'une beauté virile associée au mal : « le plus parfait type de Beauté virile est Satan, à la manière de Milton » (*Fusées*, 1867). Dans cette logique, la beauté cesse d'être exclusivement un attribut divin : elle devient un attribut du Diable.

Point culminant de cette section : Victor Hugo et *La Fin de Satan* (commencé à Jersey pendant l'exil, publié en 1886). Le Satan hugolien, promis à une forme de rédemption, s'insère dans l'utopie du Printemps des peuples et de 1848 : la révolte devient promesse de liberté et de salut collectif. Le texte inspire des images majeures (Jean-Paul Laurens, Georges Rochegrosse, puis Émile Bernard), qui donnent au démon romantique une dimension tragique et visionnaire.





Gustave DORE
Milton's Paradise Lost
Bourg-en-Bresse, musée du monastère royal de Brou

IV – Fin de siècle : le « démon intérieur », l'occulte et la tentation sans figure (années 1880 – début XX^e siècle)

La dernière section explore une transformation décisive : à mesure que la société se sécularise, Satan ne disparaît pas immédiatement, il se déplace. Une part des élites intellectuelles et artistiques, confrontée à un vide spirituel, se tourne vers le mystère, l'hermétisme, l'irrationnel. La mode de l'ésotérisme (Stanislas de Guaita, Édouard Schuré, Papus) irrigue les milieux littéraires (Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Mallarmé) et nourrit une iconographie démoniaque renouvelée. Dans cette phase, le diable n'est plus seulement une entité autonome : il devient la métaphore des angoisses de la modernité, l'accès à des connaissances cachées, mais surtout le signe d'une intériorisation du mal. Le parcours met en évidence l'écho de ces thèmes avec les premiers intérêts pour l'inconscient et l'émergence de la psychanalyse à la fin du XIX^e siècle.

L'exposition s'incarne alors fortement dans le symbolisme belge, en particulier chez Félicien Rops (et, plus ponctuellement, James Ensor). Avec *Les Sataniques* (1882-1883), Rops déploie une imagerie de la messe noire et de la possession. Dans cette œuvre, Satan est intimement lié au désir, à la sexualité et au sacrilège, dans une volonté explicite de provocation antibourgeoise et anticléricale, et dans une équation frappante entre beauté et mal.

Le parcours s'achève sur une idée clé : lorsque le diable s'intériorise, il peut devenir invisible. L'exemple de *Tentation dans le désert* (1898) de Briton Rivière est, à cet égard, emblématique : le diable n'y est plus représenté ; seule demeure la lutte intérieure, signe que la tentation n'est plus une force extérieure, mais une part de l'homme lui-même.

Félicien ROPS,
Satan semant l'ivraie,
1882, Héliogravure sur velin, 44,7 x 38 cm
Collection du musée du Dessin
et de l'Estampe originale - Gravelines,
inv. n°2014.10.0004
©Boucourt Franck / ACMHDF

Épilogue – Un miroir de l'artiste et des libertés modernes

En filigrane, tout le parcours souligne un paradoxe structurant : si le grand public reste souvent attaché à une image traditionnelle du diable, Satan devient au XIX^e siècle, pour de nombreux artistes et écrivains, le lieu privilégié où se concentrent desirs de liberté, refus des contraintes, critique des croyances conservatrices, et réflexion sur le rôle de l'art dans la société. En se détachant des récits strictement religieux et en investissant la peinture de genre, l'illustration littéraire et les arts graphiques, le diable devient une figure extraordinairement plastique : non plus seulement le monstre à repousser, mais l'anti-héros à contempler, parfois à admirer et, souvent, une projection de l'artiste moderne, rebelle et inquiet.



Six questions aux commissaires de l'exposition

Louise Hallet (LH), conservateur en chef

Directrice des musées et du patrimoine Cherbourg-en-Cotentin

Paul Guermond (PG), attaché de conservation des musées de
Cherbourg-en-Cotentin

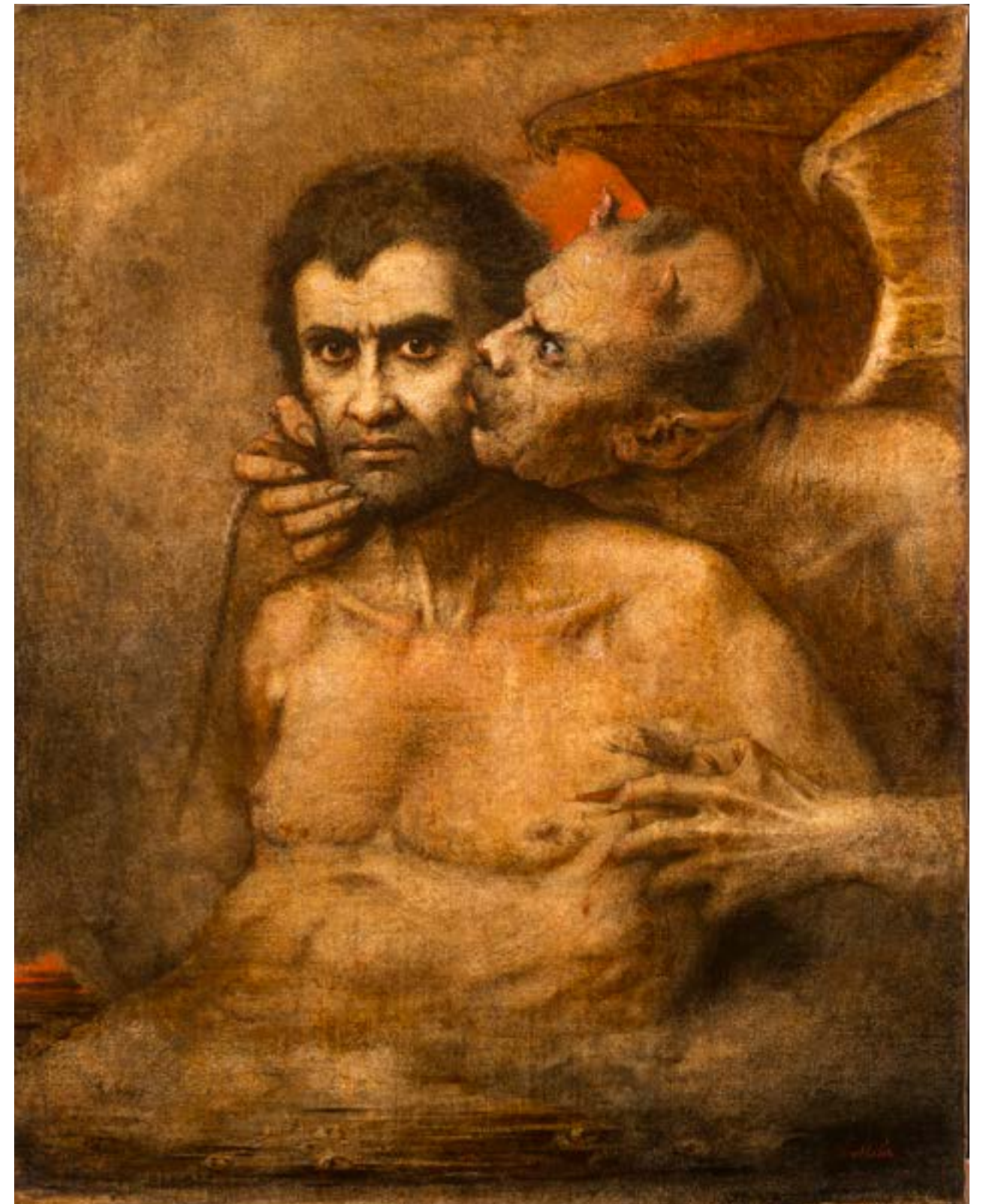
1. Qu'est-ce qui vous a donné envie de consacrer une exposition à la figure de Satan dans les arts au XIX^e siècle ?

LH — Le projet est parti d'un double constat : d'une part, nos collections du XIX^e siècle, très ancrées dans une tradition « beaux-arts » et dans l'iconographie narrative, se prêtent particulièrement à ce type de sujet ; d'autre part, une œuvre du musée a été un véritable déclencheur.

Nous conservons en effet un petit bronze romantique de Jean-Jacques Feuchère, inspiré du *Paradis perdu*, qui représente un Satan beau, pensif, presque mélancolique. Cette figure de « diable méditatif » suscite beaucoup de réactions et de questions chez les visiteurs, notamment les plus jeunes, parce qu'elle fait écho à des imaginaires contemporains et, surtout, parce qu'elle renverse l'attente : pourquoi le diable n'est-il pas monstrueux ? Comment en vient-on à le représenter comme une figure séduisante ?

Ce questionnement a servi de point de départ à l'exposition, en mettant en lumière un moment charnière du XIX^e siècle : le passage d'un Satan conçu pour effrayer et moraliser à une figure complexe, attirante, parfois même fascinante. Enfin, nos recherches ont confirmé un manque : aucune grande exposition n'avait encore réellement abordé ce thème de façon monographique, ce qui a conforté l'intérêt et la nécessité du projet.

Jean-Jacques FEUCHÈRE,
Satan,
1833, Bronze, H. 34 cm ; l. 13 cm ; P. 19 cm
Cherbourg-en-Cotentin,
Musée Thomas Henry
© D. Sohler



Benoît Hermogaste MOLIN
Le baiser rendu, 1879
Huile sur toile
Musée des Beaux-arts de Chambéry
© Didier Gourbin / Musées de Chambéry

2. Selon vous, quelles sont les œuvres incontournables ou vos coups de cœur parmi celles présentées dans l'exposition et pourquoi ?

LH — Parmi les œuvres incontournables, *L'Ange déchu* d'Alexandre Cabanel occupe une place centrale. Réalisé à l'origine comme un exercice académique destiné à démontrer la virtuosité de l'artiste, notamment dans le rendu de l'anatomie, le tableau dépasse largement la démonstration technique : Cabanel y donne un souffle nouveau à l'exercice en choisissant le sujet puissant de Satan après la Chute, inspiré du *Paradis perdu* de Milton.

On y voit un ange encore doté de ses ailes, mais désormais précipité au sol, exclu du monde divin. Le corps est beau, mais traversé de tensions : l'effort, la douleur et la révolte s'expriment dans la posture, comme si la chair rendait visibles les tourments de l'âme. Le visage, en partie dissimulé dans le bras, ajoute une dimension de souffrance contenue, presque intime, tandis qu'au second plan les anges restés au ciel rappellent la séparation irréversible entre l'ordre divin et celui du déchu.

Par son grand format, son intensité dramatique et cette ambivalence entre séduction et punition, l'œuvre marque durablement le regard.

Enfin, c'est aussi une image qui a acquis une véritable fortune contemporaine : devenue une icône du musée Fabre, elle circule beaucoup sur les réseaux sociaux et inspire même des tatouages. Cette résonance actuelle dit quelque chose de très fort : la figure du Satan beau, mélancolique et fascinant continue de nourrir nos imaginaires, et c'est précisément l'un des fils rouges de l'exposition.

PG — On peut aussi citer Benoît Hermogaste Molin (musée des Beaux-Arts de Chambéry), œuvre rare et marquante par son sujet : Judas aux enfers, embrassé en retour par le diable. L'intérêt tient au décalage entre une figure démoniaque encore « traditionnelle » (cornes, griffes) et la dimension psychologique de la scène : le regard absent, presque méditatif, suggère une culpabilité intériorisée, comme si le démon était aussi en Judas. Une peinture qui montre combien, au XIX^e siècle, la figure du diable devient plastique, complexe et profondément moderne.

3. Comment avez-vous sélectionné les œuvres exposées et quelles ont été les principaux défis rencontrés lors de la préparation de cette exposition ?

LH-PG — La sélection des œuvres s'est construite à partir d'un important travail de recherche bibliographique sur la figure de Satan au XIX^e siècle, qui a rapidement fait émerger un parcours chronologique et thématique assez net : des remises en cause religieuses héritées des Lumières à l'essor du diable comme personnage littéraire (d'abord en Angleterre puis en France), puis au Satan « rebelle » du romantisme, avant une fin de siècle marquée par la provocation, l'érotisation et, enfin, l'intériorisation du mal, jusqu'à la quasi-disparition du diable au profit d'une lecture psychologique.

À partir de cette trame, nous avons identifié des œuvres conservées dans des musées français et étrangers, en veillant à donner une place centrale à la littérature et à l'illustration (Milton, Faust, Hugo), puisque cette mutation iconographique passe d'abord par le texte et l'image imprimée, et pas uniquement par la peinture de chevalet.

- **Rendre "visible" l'illustration**, souvent en petits formats : le choix a été de s'appuyer sur des ensembles majeurs (comme les illustrations de Faust par Delacroix) et de rythmer le parcours par des œuvres monumentales pour créer des respirations et des ruptures d'accrochage.
- **Les contraintes de conservation des arts graphiques** : l'exposition durant plus de quatre mois, il a fallu organiser un roulement d'estampes et de dessins (autres tirages, œuvres proches), pour respecter les durées d'exposition à la lumière.
- **Les prêts internationaux**, notamment pour les illustrateurs anglais du *Paradis perdu* (Blake, Füssli), majoritairement conservés au Royaume-Uni, avec des enjeux logistiques et de négociation plus lourds.
- **La diversité des techniques** : intégrer aux côtés des beaux-arts des pièces d'arts décoratifs (reliure, objets, etc.) afin de montrer à quel point le motif satanique circule dans tout le champ artistique du XIX^e siècle.

Les principaux défis ont été :



Alexandre CABANEL,
L'ange déchu,
1847, Huile sur toile, 120,5 x 196,5 cm
Détail,
Musée Fabre de Montpellier Méditerranée
Métropole,
© Frédéric Jaulmes
Reproduction interdite sans autorisation



Léonard MOREL-LADEUIL (1820-1888)
 Bouclier d'ornement dit « de Milton »
 Vers 1880, Galvanoplastie, 88 x 66 cm
 Paris, musée d'Orsay
 N° d'inventaire : OAO 1773 1
 © Musée d'Orsay, Dist. GrandPalaisRmn/Patrice Schmidt

4. En quoi la figure de Satan telle qu'elle est représentée au XIX^e siècle, fait elle écho à des questionnements contemporains ? Et quelle résonance y a-t-il entre ces représentations de Satan au XIX^e siècle et l'engouement contemporain pour cette figure ?

LH — Au XIX^e siècle, Satan fait écho à des questionnements très contemporains parce qu'il cesse progressivement d'être un simple « repoussoir » religieux : il devient une figure ambivalente, à la fois rebelle, séduisante et troublante. L'exposition montre notamment comment, au fil du siècle, on passe d'un diable clairement identifiable à une forme de démon intériorisé : le mal n'est plus seulement une force extérieure, il devient psychologique, lié au désir, à la culpabilité, à la transgression. Cette évolution explique qu'aujourd'hui encore, on s'intéresse moins à « Satan-personnage » qu'à une esthétique du mal et à ce qu'elle révèle de nous.

Cette filiation est perceptible jusque dans l'art contemporain : l'exposition *La Beauté du diable* (FRAC Franche-Comté, Besançon, 2022-2023) a bien montré que la référence au diable subsiste, même si elle est souvent moins littérale qu'au XIX^e siècle. Le démon apparaît alors davantage comme un symbole culturel, une manière d'interroger l'attrait du sombre, la tentation, le « fruit défendu » dans un contexte de déchristianisation, où la figure du diable a perdu une part de sa fonction strictement doctrinale.

La pop culture prolonge aussi cette fascination, par exemple dans certains imaginaires visuels du métal (pochettes d'albums, iconographies inspirées de modèles du XIX^e siècle), qui réactivent une figure tantôt athlétique et héroïsée, tantôt plus monstrueuse, preuve que ces images restent opérantes et immédiatement lisibles.

PG — Enfin, ces représentations résonnent avec des débats actuels sur le corps et les genres. D'un côté, le Satan du XIX^e siècle est souvent un corps masculin idéalisé, puissant, en tension, ce qui fait écho à des réflexions portées par des manifestations comme *Masculin/Masculin* au musée d'Orsay (2013), autour de la fabrique des modèles de virilité et de leurs ambiguïtés. De l'autre, la fin du siècle développe aussi un versant où le diabolique se déplace vers la femme fatale (notamment chez Félicien Rops), associant transgression, érotisme et danger : une autre forme de « satanisation » qui continue d'alimenter nos imaginaires contemporains.





5. L'exposition met en lumière la diversité des approches artistiques autour du mythe satanique. Y a-t-il une œuvre ou un artiste qui selon vous reflète particulièrement bien cette diversité ?

LH — Il est difficile de désigner un seul artiste qui résumerait toute la diversité des approches, mais Félicien Rops est sans doute celui qui explore le plus intensément le thème satanique dans l'exposition. Artiste symboliste belge de la fin du XIX^e siècle, il s'empare du diable à un moment où la société moderne, rationnelle et urbanisée relègue le sacré : les symbolistes réintroduisent alors le rêve, l'idéal et l'occulte. Chez Rops, Satan devient une figure sulfureuse et érotisée, intimement liée à la luxure. Sa série *Les Sataniques* (1888), avec ses scènes de messe noire et de possession, associe provocation antibourgeoise, sensualité et précision anatomique. Il incarne ainsi un fil conducteur de l'exposition : au XIX^e siècle, la beauté glisse du côté du divin vers celui du diable. Enfin, son travail se distingue par son jeu constant avec les références à l'histoire de l'art, qu'il détourne pour nourrir une iconographie profondément moderne.

Félicien Rops,
Le Sacrifice. Série *Les Sataniques*,
1882, héliogravure retouchée au vernis mou et
à la roulette sur papier, 24,1 x 16,4 cm.
Musée Félicien Rops, Province de Namur,
inv. PER E0786.1.P.

6. Que souhaitez-vous que les visiteurs retiennent ou ressentent en parcourant l'exposition ?

LH — Je souhaiterais d'abord que les visiteurs éprouvent un véritable plaisir esthétique, grâce à la richesse et à la variété des œuvres présentées (peintures de grand format, arts décoratifs, illustrations).

J'aimerais aussi qu'ils retiennent que Satan devient, au XIX^e siècle, un personnage de fiction et de littérature beaucoup plus complexe qu'un simple symbole de terreur. Les artistes y projettent des valeurs profondément humaines : le doute, la révolte, la chute, l'échec qui le rendent paradoxalement proche et ambivalent.

Enfin, l'exposition vise à faire sentir l'extraordinaire plasticité de son iconographie : loin du seul diable cornu et animalisé, la figure se métamorphose en ange déchu d'une grande beauté, en tentateur lié à la sensualité, ou même en double de l'artiste (jusqu'à la caricature). Cette diversité montre combien le mythe satanique devient, au XIX^e siècle, un terrain d'expérimentation et de renouvellement artistique.



Jean-Paul LAURENS
La chute,
vers 1888, Fusain, 57 x 46 cm
Maisons de Victor Hugo, Paris-Guernesey
CCO Paris Musées / Maisons de Victor Hugo Paris-Guernesey

Prêteurs de l'exposition

Grâce à une dynamique de prêts exceptionnelle, le musée Thomas Henry a réuni pour cette exposition un ensemble d'œuvres issu de grandes collections françaises et étrangères, témoignant de l'ampleur et de la diversité des partenariats mobilisés.

- | | | |
|---|--|---|
| I Amiens, musée de Picardie | I Lyon, musée des Beaux-Arts | I Poitiers, musée Sainte-Croix |
| I Anvers, The Phoebus Foundation | I Maisons de Victor Hugo / Paris-Guernesey | I Rouen, musée des Beaux-Arts |
| I Bordeaux, musée des Beaux-Arts | I Montpellier, musée Fabre | I Rouen, musée Flaubert et d'histoire de la médecine |
| I Bourg-en-Bresse, musée du monastère royal de Brou | I Namur, musée Félicien Rops | I Saint-Quentin, musée des Beaux-arts Antoine Lécuyer |
| I Carpentras, Inguimbertaine | I Etat belge, collection de la Fédération Wallonie-Bruxelles | I Strasbourg, Cabinet des dessins et des estampes |
| I Chambéry, musée des Beaux-Arts | I Paris, Centre national des Arts Plastiques | I Strasbourg, MAMCS (Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg) |
| I Gand, musée des Beaux-Arts | I Paris, musée d'Orsay | I Toulouse, musée des Augustins |
| I Gouda Museum | I Paris, musée du Louvre (départements : Arts graphiques, Objets d'art, Peintures, Sculptures) | |
| I Gravelines, musée de l'Estampe originale | I Paris, musée Gustave Moreau | |
| I Compton, Watts Gallery | I Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la ville de Paris | |
| I Langres, musée d'art et d'histoire | | |
| I Le Mans, musée de Tessé | | |
| I Londres, Guildhall Art Gallery | | |
| I Londres, Royal Academy of Arts | | |



Catalogue :

Catalogue de l'exposition *L'Ange de la révolte. Satan dans les arts au XIX^e siècle*.

Catalogue coédité éditions Invenit/ musée Thomas Henry.

Format 21 x 28 cm.

172 pages.

30 €.

Sous la direction de Louise Hallet et Paul Guermond, avec les contributions d'Adeline Arénas, Maria Aivalioti, Julie Brunel, Magali Briat-Philippe, Véronique Carpiaux, Amélie de Chaisemartin, Gilles Soubigou, Suzanne Dumoulin.



Georges ACHILLE-FOULD
Madame Satan. Séduction,
1904, Huile sur toile
215 x 115 cm
Saint-Quentin (Aisne),
musée des Beaux-arts
Antoine Lécuyer

Visuels presse

Pour obtenir les visuels, écrire à claire-marine@observatoire.fr



George Frederic WATTS (1817-1904),
Satan,
Huile sur toile, vers 1847-48, 198 x 132 cm
(COMWG.117).
Watts Gallery, Compton.
Image reproduced with permission of Watts
Gallery Trust



Jacopo VIGNALI
Pratovecchio, 1592 - Florence, 1664
Orphée et Eurydice
Vers 1625-1630. Huile sur toile, 146 x 172 cm
Musées du Mans, achat en 1856 (Ancienne collection
Évariste Fourret), inv. 10.38



Antoine RIVALZ,
Saint Michel terrassant les anges rebelles,
vers 1727
Huile sur toile - Inv. 2009 2 1
Mairie de Toulouse, musée des Augustins,
© Daniel Martin



Eugène DELACROIX
Méphistophélès dans les airs (Delteil 58)
1827, 54,7 x 36,2 cm
Petit Palais, musée des Beaux-arts de la Ville de Paris
GDUT1821
CCO Paris Musées / Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris



Gustave DORE
Milton's Paradise Lost
Bourg-en-Bresse, musée du monastère royal
de Brou



Félicien ROPS,
Satan semant l'ivraie,
1882, Héliogravure sur velin, 44,7 x 38 cm
Collection du musée du Dessin
et de l'Estampe originale - Gravelines,
inv. n°2014.10.0004
©Boucourt Franck / ACMHDF



Jean-Jacques FEUCHÈRE,
Satan,
1833, Bronze, H. 34 cm ; l.13 cm ; P. 19 cm
Cherbourg-en-Cotentin,
Musée Thomas Henry
©D.Sohier



Benoit Hermogaste MOLIN
Le baiser rendu, 1879
Huile sur toile
Musée des Beaux-arts de Chambéry
© Didier Gourbin / Musées de Chambéry



Alexandre CABANEL,
L'ange déchu,
1847, Huile sur toile, 120,5 x 196,5 cm
Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole,
© Frédéric Jaulmes
Reproduction interdite sans autorisation



Léonard MOREL-LADEUIL (1820-1888)
Bouclier d'ornement dit « de Milton »
 Vers 1880, Galvanoplastie, 88 x 66 cm
 Paris, musée d'Orsay
 N° d'inventaire : OA0 1773 1
 © Musée d'Orsay, Dist. GrandPalaisRmn/Patrice Schmidt



Félicien Rops,
Le Sacrifice. Série Les Sataniques,
 1882, héliogravure retouchée au vernis mou et à
 la roulette sur papier, 24,1 x 16,4 cm.
 Musée Félicien Rops, Province de Namur,
 inv. PER E0786.1.P.



Jean-Paul LAURENS
La chute,
 vers 1888, Fusain, 57 x 46 cm
 Maisons de Victor Hugo, Paris-Guernesey
 CC0 Paris Musées / Maisons de Victor Hugo
 Paris-Guernesey



Georges ACHILLE-FOULD
Madame Satan. Séduction,
 1904, Huile sur toile
 215 x 115 cm
 Saint-Quentin (Aisne),
 musée des Beaux-arts Antoine Lécuyer



Le musée Thomas Henry



Musée Thomas Henry © Ville Cherbourg-en-Cotentin

Un musée inattendu

Une collection européenne exceptionnelle, de la Renaissance au XIX^e siècle

En poussant la porte du musée Thomas Henry, vous serez surpris de découvrir une exceptionnelle collection d'art européen, qui s'étend sur plus de cinq siècles, de la Renaissance au XIX^e siècle. Fra Angelico, Filippino Lippi, Jacob Jordaens, Nicolas Poussin, Jean-Siméon Chardin, Jacques-Louis David, Jean-François Millet, Paul Signac... autant de grands maîtres qui escortent le visiteur dans une promenade singulière à travers l'art européen. Plus de 300 œuvres d'art sont présentées au public, à travers un parcours de 1.250 m².



Le Quasar © Ville de Cherbourg-en-Cotentin

Thomas Henry (1766-1836), à l'origine du musée

Le musée doit son remarquable ensemble de peintures et de sculptures à un homme, Thomas Henry (1766-1836). Né à Cherbourg, Thomas Henry fut l'un des plus grands marchands d'art parisien du début du XIX^e siècle. Entre 1831 et 1835, il donne 164 peintures et sculptures à sa ville natale, afin d'y « allumer le flambeau des arts ». Cette donation constitue le fonds premier du musée.



Salle Jean-François Millet - Musée Thomas Henry © Cherbourg-en-Cotentin

Jean-François Millet : une collection de référence

Le musée conserve également la deuxième collection publique d’œuvres de Jean-François Millet en France, après le musée d’Orsay. En effet, Jean-François Millet est né en 1814 à une vingtaine de kilomètres de Cherbourg, et a connu sa première formation artistique en arpentant les salles du musée Thomas Henry. La collection regroupe des œuvres de jeunesse et notamment un bel ensemble de portraits, où le jeune Millet représente ses proches.

Une programmation d’expositions temporaires riche, et une Biennale de bande dessinée

Le musée Thomas Henry propose une programmation annuelle d’expositions temporaires dynamique et variée : archéologie, beaux-arts, et organise depuis 2002 la Biennale du 9^e art, exposition monographique consacrée à un grand nom de la bande dessinée, et conçue avec lui (Enki Bilal, Schuiten et Peeters, Moebius, Jacques Tardi, Nicolas de Crécy, etc.).

Quelques œuvres incontournables du musée



Fra Angelico
Conversion de Saint Augustin
 Tempera sur panneau
 1425-1430
 donation Thomas Henry
 Cherbourg-en-Cotentin
 Musée Thomas Henry © D. Sohier



Horace VERNET
Edith retrouvant le corps d'Harold après la bataille d'Hastings
 Huile sur toile
 1828
 © La Fabrique de patrimoines en Normandie / A.Cazin & G.Debout



Salle des marines
 © Musée Thomas Henry,
 Cherbourg-en-Cotentin
 / A. Saubigou

Cherbourg-en-Cotentin : ville aux multiples facettes



Quai Caligny © Ville Cherbourg-en-Cotentin



Drheam-Cup - Port Chantereyne © Ville de Cherbourg-en-Cotentin

Avec une population de 80 000 habitants, Cherbourg-en-Cotentin se positionne comme la quatrième ville la plus peuplée de Normandie. Nichée le long des côtes de la Manche, au cœur de la plus grande rade artificielle d'Europe, elle s'étend sur plus de 15 kilomètres de littoral. Son emplacement privilégié constitue un atout majeur, tant pour le tourisme, avec ses plages et l'accueil de nombreux navires de croisière, que pour le commerce et l'activité économique, soutenus par la pêche et ses industries navales renommées. Côté terre, la ville n'est pas en reste : parcs, jardins et sentiers de randonnée offrent des paysages remarquables aux visiteurs. Son climat océanique tempéré, doux mais humide et venté, a favorisé l'acclimatation de nombreuses essences exotiques introduites par les marins au fil des siècles, dont les palmiers devenus emblématiques de la ville. Forte d'un riche patrimoine et d'une histoire remarquable, Cherbourg-en-Cotentin possède de nombreux monuments emblématiques, parmi lesquels son célèbre théâtre à l'italienne et sa gare transatlantique, élue monument préféré des Français en 2022, aujourd'hui siège de la Cité de la Mer.

Autant de raisons de prolonger son séjour après l'exposition, seul, en couple, en famille ou entre amis et de prendre le temps de découvrir Cherbourg-en-Cotentin...

Une destination tournée vers la mer

Port transmanche historique accueillant près de 600 000 passagers par an et principal point d'accès maritime français vers l'Irlande, Cherbourg-en-Cotentin abrite également la plus grande marina de la façade Manche : Port Chantereyne. Inauguré en 1975, ce port de plaisance a connu un développement majeur, s'affirmant aujourd'hui comme l'une des places incontournables du nautisme en France, le plus grand port de plaisance de la Manche et l'un des principaux ports d'escale au niveau national. Protégé par la plus vaste rade artificielle d'Europe et idéalement situé au carrefour de la mer du Nord et de l'océan Atlantique, Port Chantereyne accueille régulièrement de grandes courses internationales à la voile, telles que la Rolex Fastnet Race ou la Drheam-Cup / Grand Prix de France de course au large. Cette dernière, épreuve qualificative pour la Route du Rhum - Destination Guadeloupe, célébrera ses 10 ans à Cherbourg-en-Cotentin du 9 au 12 juillet. Le village officiel, installé à la Plage Verte, proposera quatre jours d'animations gratuites à terre et sur l'eau, avant le départ de la course le 12 juillet en direction de Lorient.

Une cité au cœur de la culture

Vous l’aurez compris, la culture tient une place centrale à Cherbourg-en-Cotentin. Troisième pôle culturel de Normandie, la ville dispose d’équipements d’envergure allant de la scène nationale, Le Trident, sans oublier le pôle national des arts du cirque, La Brèche et le Point du Jour, centre d’art consacré à la photographie. Le musée Thomas Henry, troisième musée des beaux-arts de la région, n’est pas le seul lieu phare de la vie culturelle locale. Chaque été, le domaine des Ravalet, classé Monument Historique depuis 1996, accueille également une exposition dans son château Renaissance.

Pour l’été 2026, ce sont les collections du Musée International des Arts Modestes (MIAM) de Sète qui seront mises en avant dans le cadre d’une collaboration inédite. Ses collections rassemblent aussi bien des œuvres d’artistes internationaux que des milliers d’objets manufacturés ou artisanaux, emblématiques des arts modestes. Figurines, peintures amateurs, objets populaires ou imageries du quotidien composent cet univers foisonnant, en perpétuelle réinvention. Rendez-vous du 6 juin au 20 septembre 2026 pour découvrir cette exposition jubilatoire qui célèbre toutes les formes d’art d’aujourd’hui, au profit des publics les plus larges. Cette exposition coïncidera avec la sortie du catalogue dédié aux collections du MIAM.



Théâtre à l’Italienne - Le Trident © Ville de Cherbourg-en-Cotentin



Château des Ravalet
© Ville de Cherbourg-en-Cotentin

Un parcours extraordinaire

La mer, la botanique, la culture et l’histoire constituent les fondements de l’identité de Cherbourg-en-Cotentin. Pour les mettre en valeur, la Ville vous propose, à travers son « Parcours extraordinaire », de découvrir le centre-ville sous un angle inédit. Conçu comme une balade d’environ deux heures, ce circuit patrimonial relie le centre historique aux espaces maritimes. Guidés par un marquage au sol en forme de petits triangles, les visiteurs pourront s’arrêter devant des totems informatifs, qui dévoilent à la fois les lieux emblématiques et des recoins plus secrets de la ville. Des contenus enrichis – QR codes, résumés en anglais, modules adaptés aux enfants – permettent d’approfondir et de personnaliser l’expérience de visite.



Parcours extraordinaire © Ville de Cherbourg-en-Cotentin

Un territoire où ville et nature s’harmonisent

La ville a une vraie tradition botanique qui remonte au XIX^e siècle et dispose aujourd’hui d’un patrimoine végétal remarquable : 505 hectares d’espaces verts, près de 36 000 arbres dont plus de 1 000 palmiers, 300 hectares d’espaces naturels... Parmi les sites emblématiques, on compte le parc de la Roche Fauconnière (6,5 hectares, 2 500 espèces), ainsi que les parcs labellisés « Jardin remarquable » : le parc Emmanuel Liais avec ses mythiques serres rénovées accueillant 421 espèces tropicales, et le parc des Ravalet s’étendant sur 20 hectares. Ce dernier est également devenu un rendez-vous incontournable pour les passionnés de jardins et de nature grâce à l’événement « Presqu’île en fleurs ». L’édition 2026 se déroulera les 9 et 10 mai dans ce cadre prestigieux, riche de végétaux venus des cinq continents, qui se transformera, le temps de la manifestation, en une véritable pépinière à ciel ouvert. Plus de quarante pépiniéristes, accompagnés de nombreuses associations partenaires, y présenteront des plantes rares et proposeront animations et expositions, offrant aux visiteurs une expérience à la fois conviviale et enrichissante.

Serres du parc Emmanuel Liais © Ville de Cherbourg-en-Cotentin



Paroles institutionnelles



C'est un honneur pour la Ville de Cherbourg-en-Cotentin d'organiser et d'accueillir, au sein du musée Thomas Henry, une exposition d'une telle envergure, réunissant des œuvres importantes du XIX^e siècle. Cette immersion, qui invite chacune et chacun à explorer les métamorphoses d'une figure aussi fascinante qu'ambivalente - celle de Satan - reflète l'engagement de la Ville de rendre la culture accessible à tous.

En effet, cet événement offre aux habitants comme aux visiteurs l'opportunité de découvrir des créations d'artistes emblématiques, tels qu'Eugène Delacroix et Alexandre Cabanel, grâce à des prêts exceptionnels consentis par de grandes institutions, parmi lesquelles le musée du Louvre, le musée d'Orsay ou encore la Royal Academy of Arts.

Cet événement constitue également une invitation à découvrir ou redécouvrir la collection permanente du musée Thomas Henry, riche de plus de 300 œuvres, et qui témoigne de la place essentielle qu'occupe Cherbourg-en-Cotentin dans le paysage culturel normand.

Je forme le souhait que cette exposition soit, pour toutes et tous, une source de découverte et d'émotion, et qu'elle permette à chacun – amateur averti comme simple curieux – de vivre une expérience singulière au cœur de notre ville.

Je tiens à remercier chaleureusement l'ensemble des partenaires, institutions prêteuses, commissaires et équipes mobilisées, dont l'engagement a rendu possible cette exposition exceptionnelle.

Camille Margueritte
Maire de Cherbourg-en-Cotentin

Le label « Exposition d'intérêt national », créé par le ministère de la Culture en 1999 pour distinguer et soutenir des projets scientifiques et culturels exemplaires portés par les musées de France en région, a été attribué en 2026 à l'exposition « L'ange de la Révolte. Satan dans les arts au XIX^e siècle », présentée au musée Thomas Henry de Cherbourg. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.

Cette distinction vient saluer l'ambition et la qualité d'un projet qui s'inscrit pleinement dans les priorités du ministère de la Culture en faveur d'une politique culturelle de proximité, exigeante et accessible à tous. Les expositions labellisées d'intérêt national témoignent de la vitalité des territoires et de leur capacité à proposer des manifestations d'envergure, au plus près des publics.

Il convient de souligner le rôle essentiel des musées de France et des collectivités territoriales qui les accompagnent. Par leur engagement constant, ils contribuent activement à la diffusion des savoirs, à la valorisation des patrimoines et à l'élargissement des publics, au cœur d'une politique culturelle ambitieuse et partagée.

À travers une thématique originale et profondément ancrée dans l'histoire artistique et intellectuelle du XIX^e siècle, le musée Thomas Henry propose une exploration riche et nuancée de la figure de Satan, envisagée comme symbole de révolte, de liberté et de questionnement des normes. En réunissant des œuvres majeures et en offrant des clés de lecture accessibles, l'exposition éclaire les liens entre création artistique, mutations sociales et imaginaires collectifs.

Cette exposition invite ainsi chacun à porter un regard renouvelé sur une figure complexe et fascinante, tout en découvrant la richesse des collections et de la programmation du musée Thomas Henry.

Jean-Benoît Albertini
Préfet de la région Normandie
Préfet de la Seine-Maritime



INFORMATIONS PRATIQUES

Tarifs du musée

Plein tarif : 6 €

Tarif réduit : 4 € (groupes de 10 personnes et plus)

Gratuit (sur présentation d'un justificatif) : moins de 26 ans, groupes scolaires, enseignants, étudiants, titulaires d'un avis de non imposition, bénéficiaires des minima sociaux et demandeurs d'emploi, personnes en situation de handicap et leur accompagnateur, titulaires carte ICOM, journalistes, professionnels du tourisme...

Gratuit tous les mercredis pour tous

Pass Musées : 10 € / an (nombre illimité de visites pour l'année au musée de la Libération et au musée Thomas Henry)

Horaires d'ouverture

Le musée Thomas Henry vous accueille toute l'année sauf les jours fériés.

Du mardi au vendredi de 10h à 12h30 et de 14h à 18h
Samedi et dimanche de 13h à 18h

VENIR AU MUSÉE

-  En voiture par l'A13 depuis Paris (4h) et la N13 depuis Caen (1h20)
-  Cherbourg-en-Cotentin est desservi par la ligne Paris St-Lazare-Caen-Cherbourg (3h10)
-  Le musée Thomas Henry est à 10 minutes à pied de la gare SNCF

CONTACTS

CENTRE CULTUREL LE QUASAR
MUSÉE THOMAS HENRY
ESPLANADE DE LA LAÏCITÉ
50100 CHERBOURG-OCTEVILLE

02 33 23 39 30

WWW.CHERBOURG.FR

Louise Hallet

Conservateur en chef

Directrice des musées et du patrimoine

Cherbourg-en-Cotentin

louise.hallet@cherbourg.fr

Baptiste Aubert

Attaché de presse

Direction de la communication et de l'événementiel

Cherbourg-en-Cotentin

baptiste.aubert@cherbourg.fr

CONTACT PRESSE

AGENCE OBSERVATOIRE

Claire-Marine Galletti

+33 7 66 47 35 36

claire-marine@observatoire.fr

Conception et impression :

Ville de Cherbourg-en-Cotentin

Visuel de couverture © Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole

/ photographie Frédéric Jaulmes

Reproduction interdite sans autorisation.

